

À propos de l'étymologie de *al-šayṭān*, forme arabe de *Satan*

Michel NICOLAS

Le terme *satan* a fait son entrée dans nombre de langues de toutes origines, mais seule la langue arabe le présente muni d'un /y/ (*yā*). Nous allons tenter d'élucider ce cas, et aussi d'en trouver l'étymologie, deux questions jusqu'à présent sans réponse satisfaisante¹. Tout d'abord, je précise que, d'après mon analyse, *šayṭān* avec /y/, relève d'une tendance à former un adjectif du type *fa^clān*, en arabe (comme *sakrān*, « ivre », *gaḍbān*, « irrité, être en colère », etc.), tendance suscitée par le /n/ qui termine le nom. Mais celui-ci n'est pas d'origine arabe, et le /y/ n'est pas initial dans ce nom. Quoique le verbe *šaṭana* au sens de « s'opposer à quelqu'un pour le détourner de son projet, s'enfoncer, s'introduire », soit postérieur à l'apparition du nom en arabe, voire issu de ce nom, comme nous le verrons, certains l'en dérivent. Si l'on dérive du verbe *šaṭana* cet adjectif, il ne serait pas *šayṭān*, mais *šaṭ'ān*, qui se confondrait avec *šuṭ'ān*, qui est nom pluriel de *šāṭi'*, « bord, rivage (de mer ou de fleuve) », ou avec *šityān*, pluriel de *šatiyy*, « morceau de champ cultivé ». En effet, *šayṭān* n'est pas l'adjectif de *šaṭana*, et ce verbe en a été forgé artificiellement, à côté d'un autre dans lequel le /y/ est maintenu donnant un quadrilittère *šayṭana* employé à sa forme de réfléchi-passif *tašayṭana*, « être turbulent, méchant, diable, semeur d'inimités ». Le trilitère *šaṭana* est forgé dans la volonté de ne pas se limiter au quadrilittère, type en nombre infime par rapport au nombre des verbes trilitères, et partant de la certitude qu'il ne peut y avoir de quadrilittère sans trilitère à la base. Le désir de créer donc ce trilitère a forcé la chute du /y/, chute sans laquelle il n'était pas possible de

¹ Nous ne considérons pas comme « réponse » ni hypothèse de réponse, à la première interrogation, ce que certains proposent : le /y/ (*yā*) y est introduit pour donner au terme une connotation péjorative. Cette « proposition » ne mérite pas d'en dire davantage.

le créer. De plus, on estime que les consonnes marquent plus que les voyelles un « radical » : ici elles sont trois, et forment un verbe trilitère à part entière. De cette même chute du /y/, nous trouvons en arabe le nom *šatan* désignant une « longue corde », et « corde de puits »².

Il faut souligner qu'à aucune époque, en arabe, *šayṭān* n'apparaît comme nom propre, et son usage accompagné de l'article *al-* confirme son caractère de nom commun à l'origine adjectif renvoyant à n'importe quel démon, même si l'on soupçonne à travers les récits de ses « interventions » qu'il s'agit d'un / du démon principal ou chef des / de démons.

Le terme hébraïque *śatan* est à l'origine adjectif parfois substantivé. Il a le sens de « ennemi, contradicteur, accusateur ». En dérive le verbe *śatān*, « s'opposer, être ennemi, haïr, etc. » (avec *samek* transcrit /ś/ et prononcé [s] comme un *sīn*, mais qui était à l'origine *šīn*). Dans l'hébreu biblique, *śatan* est mentionné dans 1Chr. XXI, 1 ; Job I et II ; Zach. III, 1, 2. Dans les deux derniers Livres, il est accompagné de l'article *ha-* marquant son caractère de nom commun. Mais c'est sans l'article qu'il figure dans 1Chr. annonçant une tendance à en faire le « nom propre » du chef des démons. Cette tendance est certes relativement tardive et s'est transmise aux langues non-sémitiques venant des traductions de la Bible, Ancien et Nouveau Testament. Le terme dans ces langues, à la lumière de ces traductions, est écrit avec le /S/ majuscule comme un nom propre quoique l'on ignore si ce nom propre est celui d'un démon en particulier, car il semble dans cette imprécision, qu'il est le nom propre de tout démon.

Si, par l'absence de l'usage de l'article (*Śatan* au lieu de *ha-śatan*), l'hébreu annonce un nom propre à partir de nom commun, l'araméen ne peut nous éclairer sur ce point ; l'article étant inexistant

² C'est dans l'idée de force-malice que nous trouvons en français le mot « diable » au sens de : filet de pêche et aussi d'outil qui sert à soulever un lourd poids, inspirant l'arabe moderne qui utilise le mot *ʿa/ifrīt* avec ce dernier sens, alors qu'il renvoie initialement à : diable, démon.

dans cette langue, *šaṭāna* est à la fois « un adversaire » (nom commun) et « l'Adversaire » (début de nom propre).

Je suppose que le terme est entré en hébreu à partir de l'araméen lors de l'Exil ou peu après. Quant à la transformation de /š/ en /ś/ (premier radical), elle se serait produite dans un araméen tardif³ où nous trouvons le nom *šaṭāna* et le verbe *śṭān* avec les mêmes sens que l'hébreu *šaṭan* et *šaṭān*. Plus tardivement, dans l'araméen syriaque, le premier radical est écrit avec un samek consacrant sa prononciation [s] et non plus [ʃ]. Avec samek /s/ apparaît aussi le nom de la célèbre déesse Ištar, dans un texte araméen du V^e-VI^e s. de n.è⁴.

L'akkadien *šitnunu* est un adjectif au sens de « combatif, agressif », et s'emploie en néo-babylonien en qualificatif de divinités ; le nom *šitnuntu*, sachant que le 2^e /t/ marque le féminin), « combat, bataille ». Le temre *šitnunu* est aussi un infinitif à la forme dérivée dite Gt ou I, 2 du réfléchi-passif dont la racine est le verbe *šanānu*, « affronter, combattre, être adverse, s'opposer à, contester » ; de la même racine, vient l'expression idiomatique akkadienne de négation *lā šanān*, « sans rival », et, dans un sens dérivé, « incomparable ». Correspond à cette racine en sémitique, le bilitère Š/SN, « dent, pique » et ses dérivés trilitères, avec les sens de « aiguiser, affiler » (araméen *šan*, hébreu *šanān*, arabe *sanna* et éthiopien *sanana*), « fer de lance » : (araméen *šnāna* et arabe *sinān*) ; l'hébreu *šanan*, « récif, falaise » et l'arabe *šanna*, « lancer une attaque ». Cette forme akkadienne avec /t/ a des correspondants : en hébreu la forme *hitpa^cel*, syriaque *etp^cel* et son intensif *etpa^cal*, arabe *ifta^cala* et éthiopien *tafa^cla* et son intensif *tafa^cala*. La marque /t/ du réfléchi-passif, de sens parfois intensif, ne fait

³ Voir notre ouvrage *De l'araméen à l'arabe : l'étymologie de Ziryāb & survivances onomastiques*, Paris : Publibook, 2014, 62-63, où l'on observe dans l'araméen tardif, une tendance à prononcer [s] la sifflante /š/.

⁴ William H. Rossell, *A Handbook of Aramaic Magical Texts*, Ringwood Borough (N.J.) : Shelton College, 1953, 44 et 124, n° 75.

donc pas partie de la racine, mais c'est de cette forme et de l'akkadien que dérive le terme que nous tentons d'expliquer. Nous voyons que cette marque /t/ s'est transformée en /t̄/ en araméen, hébreu et arabe, s'intégrant au terme comme faisant partie de lui. Et, c'est à partir de l'hébreu *śaṭan* avec le retour de /t/ à la place de /t̄/ que le terme fait son entrée dans des langues non-sémitiques, principalement sous forme *satan*. Par ailleurs, il est significatif de voir que dans deux langues sémitiques, l'arabe et le tigré (ce dernier, éthiopien, a parfois conservé des éléments anciens perdus dans l'éthiopien guèze connu), le premier radical est, comme en akkadien, /š/ et non /ś/, montrant que le terme y est entré indépendamment des formes présentes en hébreu et araméen en /ś/, ou qu'il y est entré avant que le /š/ ne devienne /ś/ dans ces deux derniers. Je pense, en outre, que la forme tigré qui est *šétān* représente celle de laquelle la forme arabe attestée *šayṭān* est issue, en subissant un rallongement de la voyelle brève /é/ en la longue /ī/, le /y/, afin d'intégrer le terme au type fa^clān (voir *supra*). Dans l'autre terme guèze *sayṭān*, il y a une double influence : arabe avec le /y/ et le /a/ long, et hébraïque-araméenne avec le /s/. C'est, donc, une forme relativement tardive et entrée à partir de ces langues.

Notre démonstration récuse l'hypothèse de Christoph Luxenberg⁵ selon laquelle l'arabe *šayṭān* vient de l'araméen *śaṭāna*, et que celui-ci vient de la racine araméenne √S^cṬ avec la disparition de la laryngale /c/, racine qui a le sens de « ce qui est repoussant, infect, etc. » L'auteur ne précise pas d'où vient l'hébreu *śaṭan*, mais il semble, selon son explication, que ce dernier viendrait aussi de l'araméen *śaṭāna*. Luxenberg est passé outre un élément important, à savoir l'écriture du premier radical avec *śīn* /ś/ et non *samek* /s/ en hébreu et araméen. La sifflante *śīn* /ś/ était à l'origine *šīn* /š/, ce qui fait que l'écriture de ce terme en syriaque avec *samek* /s/ est tardive (/š/ > /ś/ > /s/), sachant que, dans l'écriture syriaque,

⁵ Christoph Luwenberg, *The Syro-Aramaic Reading of the Koran*, Berlin : Verlag Hans Schiler, 2007, 100-104.

le /š/, que l'on trouve en araméen et hébreu, est remplacé par /s/. Le syriaque *saṭāna* ne serait donc pas à la base de l'arabe *šayṭān* écrit avec /š/, étant donné que cette dernière sifflante est bien plus ancienne que /s/ (voir *supra*, n. 3). De plus, les termes araméens ou passés par l'araméen entrés en arabe comportent un processus généralement inverse où le /š/ syriaque devient /s/ en arabe, comme *šlīḥa*, « envoyé, messenger », donne *sillīḥ*, *'eškāfa*, « cordonnier », entre en *'iskāfi*, *Yešōc*, « Jésus », devient *Yasūc*, etc... Une hypothèse ancienne propose de relier le syriaque *saṭāna* à la racine √STW au sens de « dévier, s'égarer, agresser », est à rejeter aussi. L'arabe possède en effet la racine √STW avec la même sémantique, racine de laquelle la dérivation de *šayṭān* qui est de même origine que *saṭāna*, est exclue, vu sa forme. L'arabe *saṭā* (de √STW) a en premier radical /s/ comment celui-ci deviendrait immédiatement /š/ pour donner *šayṭān* ? En ce qui concerne la terminaison, en arabe, les termes se terminant par /ān/ et venant de racines à troisième radical /y/ n'introduisent pas ce /y/ après le premier radical : *ḡarā* « couler » le substantif qui en dérive sous cette forme (avec /ān/) est *ḡarayān*, *sarā* « se diffuser » donne *sarayān*..., la voyelle qui y apparaît demeure à sa place de troisième radical. Quand la voyelle en troisième radical est initialement un /w/ (cas de *saṭā* arabe) comme dans *sahā* « être oublieux, distrait », si la racine donne un adjectif il sera sous forme de *sahwān*, pas de /y/. De *saṭā* (√STW) il ne dérive jamais ni substantif ni adjectif se terminant par /wān/, ni évidemment, par /yān/, encore moins par /ān/. Ces deux derniers « cas » inexistantes et impossibles n'expliquent pas le mystère du /y/ dans *šayṭān*. Sous cette forme, ce dernier pourrait supposer une racine à deuxième radical /y/ et à /š/en premier, celle de √ŠYT qui a le sens de « brûler », avec comme adjectif *šayṭān* et substantif *šayaṭān*. Mais ni l'un ni l'autre ne sont attestés à partir de cette racine, en dépit du sens de « brûler » qui suggère le feu brûlant de l'enfer, lieu du *šayṭān*. De plus, il n'est pas possible, si l'on se réfère à √ŠYT d'expliquer les parallèles de *šayṭān* : en hébreu *šaṭan* et en araméen *saṭāna*,

en raison de l'absence dans ces deux langues d'équivalent lié à cette racine.

Après notre démonstration qui exclut la dérivation de l'arabe *šayṭān* à partir de la racine arabe *saṭā*, hébraïque *šaṭah* et araméenne *šṭā* (tous de $\sqrt{\text{Š/STW}}$), examinons l'hébreu *šaṭan* et l'araméen *šaṭāna* par rapport à cette racine. Pour certaines racines, il existe un substantif-adjectif hébreu construit avec la terminaison */n/*, mais précédé de la voyelle */ō/* : */ōn/* comme *qadmōn* « premier ». Et, *šaṭōn* n'existant pas, on ne peut pas dire que *šaṭan* en est une autre forme, ou que l'une des deux formes dériverait de l'autre. En araméen, de la racine $\sqrt{\text{ŠṬW}}$, syriaque STW), si l'on forge un tel substantif muni de */n/*, il serait *šaṭwāna*, et non *šaṭāna*. Pour un adjectif de relation, le */n/* peut s'employer mais rarement non suivi de */y/*. Dans notre cas, si nous mettons à l'adjectif de relation avec le */n/* sans */y/*, le nom *šṭāya* « déviance » du verbe *šṭā* « dévier », il serait *šṭāyāna*, et non *šaṭāna*. Par conséquent, la racine sémitique $\sqrt{\text{Š/ST}+\text{voyelle}}$, liée au bilitère $\sqrt{\text{Š/ST/T}}$, prend bien le sens de « se détourner, aller loin, s'écarter, dévier du droit chemin, commettre une mauvaise action... », mais elle n'a pas donné le terme que nous nous proposons d'étudier.

À la lumière de l'akkadien (voir *supra*), nous privilégions la possibilité que le terme Satan se rattache à une autre racine dans laquelle le */n/* fait partie de ses radicaux, mais pas le */t/*. La transformation du */t/* dans la forme akkadienne du terme désignant Satan, en */ṭ/* dans les formes sus-citées des autres langues sémitiques outre son « intégration » à ces formes comme faisant partie d'elles, pourraient découler d'une influence de la racine $\sqrt{\text{ŠTA}}$ dont la sémantique est proche de celle de $\sqrt{\text{ŠNN}}$, racine que nous estimons être à la base du terme en question. Cependant, l'interférence entre */t/* et */ṭ/* est trop fréquente et bien connue pour être « démontrée ».